

Luc 15 11/20

La traduction du texte est de Marion Muller-Collard dont l'ouvrage « Les grandissants » m'a grandement accompagné dans la réflexion que je vais partager avec vous.

*Un homme avait deux fils, et le plus jeune d'entre eux dit au père  
« Père donne moi la part de subsistance me revenant »*

*Et il leur partagea le moyen de vivre*

*Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout rassemblé, partit pour une région au loin. Et là, il dispersa sa subsistance, vivant immodérément.*

*Alors ayant dépensé tout ce qui était à lui, une forte famine advint dans cette région-là, et il commença à manquer. Et il rejoignit un des citoyens de cette région qui l'envoya dans ses champs faire paître des porcs. Et il désirait se rassasier des caroubes que mangeaient les porcs, et personne ne lui en donnait.*

*Étant allé vers lui-même, il dit : « Combien de salariés de mon père ont abondance de pain, alors que moi ici, je suis perdu de faim ! »*

*M'étant levé, j'irai vers mon père et je lui dirai « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Fais de moi comme d'un de tes salariés.*

*Et s'étant levé il alla vers son père. Et il était encore éloigné au loin, lorsque son père le vit et fut saisi aux entrailles : ayant couru, il se jeta à son cou et l'embrassa.*

Nous restons assis pour chanter « Parle moi, parle moi ... »

Un homme avait deux fils ... Moi aussi et le premier est devenu père à son tour. C'est d'ailleurs ce texte que Yannick avait choisi pour son baptême ... cela fait presque un quart de siècle ... Une génération commence son histoire pendant qu'une autre doucement, mais aussi un peu douloureusement achève la sienne. Nous voilà donc dans une histoire de famille.

De quoi est-il question dans ce texte ? C'est l'heure des comptes.

Le plus jeune fils de l'histoire n'a pas l'air tellement embarrassé et en outre il sait ce qu'il veut : il veut sa part d'*ousia* un mot grec qui signifie la substance, l'essence des choses.

Il ne s'agit pas d'héritage, encore moins de somme. Il demande donc juste à vivre. C'est bien le désir de chacun et plus encore lorsqu'on est jeune...

Le père répond-il ?

Bien ennuyé ce père face à ce fils qui lui demande la vie ... ne lui a-t-il pas déjà donné ?? Et depuis sa naissance comme tout père n'a-t-il pas tout fait pour que cet enfant vive, grandisse et devienne ?

Il décide toutefois de répondre et au lieu d'offrir juste la subsistance il lui donne la vie, le terme est ici celui de « Zoé » la vie. La Vie avec une majuscule ...

Je peux vous dire que les filles prénommée Zoé, sont des être très vivants ...(j'ai deux fils et une fille ...)

Il partage, même avec celui qui n'a rien demandé, si on va au bout du texte l'aîné lui reprochera aussi de ne pas lui avoir donné assez ... mais c'est de nourriture dont il parle.

Ce que le père partage c'est plus que le moyen de vivre, c'est la responsabilité de vivre.

C'est un peu une nouvelle naissance ...

Pour le père donc terminé le temps de la surveillance, voilà celui de la confiance en ces enfants.

Voilà donc cet enfant qui fait le choix d'être homme plus tôt que son frère plus âgé ..

J'ai deux fils ... et si je vous dis que je trouve le plus jeune un tout petit plus « adulte » que son frère aîné vous en serez peut-être étonné. C'est pourtant le constat que je me suis fait la dernière fois que nous avons partagé un repas en famille. Mais surtout ne leur dites pas ...

*Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout rassemblé, partit pour une région au loin.*

Alors le voilà donc délivré de la tutelle paternelle, et faisant ses bagages, rassemblant tout il trie parce qu'on sait toujours qu'on ne peut pas tout emporter.

Ce passage à l'âge d'homme est marqué par cette grande difficulté à choisir. Que vais-je garder de mes parents ...

Beaucoup de psychologues disent qu'on se construit souvent en opposition à ses parents, leurs valeurs, leurs croyances, leurs idées ... En tout cas quand on part c'est toujours pour ne pas faire comme eux ...

L'adolescent, doit conquérir son propre territoire, le plus jeune fils l'a compris. Son père ne le met pas dehors, il se met dehors lui-même. Il joue sa peau.

Françoise Dolto a comparé les adolescents à des homards en pleine mue.

Que reste-t-il au père une fois le fils parti ...

Il lui reste un autre fils, qui n'entend pas partir.

Mais le père reste, seul face à ce départ. Nous devons accepter cet état de solitude et laisser nos enfants s'éloigner.

Donner ce que l'on peut donner, et ce qu'ils veulent bien prendre, laisser partir et maintenant rester. Voilà où j'en suis dans cette histoire.

Rester coûte, mais c'est l'unique solution pour que le fils revienne, puisqu'il sait où est le père.

Le père reste à sa place, il reste à sa place de vieux, sa place un peu ringarde. Il attend.

*et là, il dispersa sa subsistance, vivant immodérément*

Trois mouvements rassemblés en une seule phrase. Ce jeune homme qui se lance dans la vie n'est de loin pas statique.

« Partir » comme un axe de symétrie entre deux contraires « ramasser » et « disperser »

La subsistance lui file entre les doigts, il flambe. Mais pour lui sa vie, vue de l'extérieur comme immodérée est en fait pleine et puissante. C'est de « zoé » dont il est question maintenant.

Il se met en danger, autant physique que spirituel. L'égarement est complet. C'est un risque qu'il faut accepter, faire sien lorsque « l'oiseau » quitte le nid. Mais ce départ est nécessaire.

Luc rappelle ici combien la vie se gagne à condition de la perdre.

Vivre au sens de « zoé » c'est découvrir et ressentir que la vie en Christ est indestructible, mais elle ne se découvre qu'en se frottant au danger. Le texte n'expose pas plus que ça la nature de ces dangers, de cette immodération.

On aime mieux ne pas toujours savoir ce que font nos enfants. Entre un éventuel appel d'un service d'urgence, ou d'un commissariat, l'espace pour se perdre est large.

Les parents font leur cette peur, sans qu'elle prenne toute la place dans leur vie à eux. C'est ainsi que se construit entre les parents et leurs enfants, la confiance. Nous savons qu'ils ne commettront pas l'irréparable, mais eux savent aussi qu'à tout moment ils pourront revenir vers nous.

La confiance par définition ne doit ni se gagner ni se perdre. Elle est un principe. La Foi aussi.

*Alors ayant dépensé tout ce qui était à lui, une forte famine advint dans cette région-là, et il commença à manquer. Et il rejoignit un des citoyens de cette région qui l'envoya dans ses champs faire paître des porcs. Et il désirait se rassasier des caroubes que mangeaient les porcs, et personne ne lui en donnait.*

Voilà que le fils manque. Il ne manque pas de vie, sur ce chapitre il est tiré d'affaire, il manque de subsistance...

C'est ce manque qui va le conduire à réfléchir, donc entrer dans une vie spirituelle. Sa réflexion lui fait donc prendre conscience qu'il a choisi de quitter les liens innés (père, frère, serviteurs) qui lui assurent sa subsistance, mais que sa vie est faite aussi de rencontre avec l'inconnu. Le lieu où il obtiendrait tout en son nom et non avec celui de son père.

Hélas le voilà confronté à la désillusion ... il rejoint comme un étranger celui en qui il espère et attend un appui. Cruelle désillusion il n'en est rien. Au lieu d'accueil, le voilà quasi esclave, juste bon à veiller sur les porcs sans même avoir la possibilité de se nourrir, de ramasser ne serait-ce que les miettes de leur repas.

Avoir faim ( craindre pour sa vie, se trouver sous les bombes)est une chose, cela permet un sursaut, mais se retrouver exclu, ne pas pouvoir rejoindre, se trouver à la marge la blessure peut-être fatale.

Il aurait pu, en étant accueilli, reconnu comme citoyen de ce territoire il aurait pu reconstituer ce qu'il avait dispersé, et se reconstruire comme homme. Mais ce n'est pas le cas ici. Pas d'accueil de l'étranger comme un humain mais comme un « sous homme » reconnu juste comme frères des porcs...

Si nous ne savons pas au travers du texte, pourquoi cela se passe dans cette contrée lointaine, c'est quand même un avertissement pour que chez nous cela ne se produise

pas ... Mais cela n'a pas lieu n'est ce pas ??? quoique ...

Cet homme fils, qui a perdu sa subsistance, en arrive à perdre sa vie, et se retrouve face à la pire des choses : la honte. Toucher le fond.

Deux choix restent encore possibles : se détruire complètement ou remonter, traverser l'épreuve. Voilà le vrai moment d'initiation à la vie. Découvrir et ressentir « l'imperceptible grâce qui fait que la destruction ne peut pas triompher »

Parvient-on comme père à prémunir ses enfants de cette réalité de la vie : ce n'est pas un long fleuve tranquille, ni le monde des bisounours. Ils auront à faire face à des coups bas. Comment être certains qu'ils ne vont pas s'écrouler au premier malheur ? Nous ne le savons qu'en les regardant vivre. Les voir blessés, mais debout et vivant est une joie, même une fierté.

Notre histoire se finit bien

*Étant allé vers lui-même, il dit : « Combien de salariés de mon père ont abondance de pain, alors que moi ici, je suis perdu de faim ! »*

*M'étant levé, j'irai vers mon père et je lui dirai « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Fais de moi comme d'un de tes salariés. »*

Dans cette histoire beaucoup de verbe de mouvements dont le fils est le sujet:partir, disperser, rejoindre. Voilà qu'il va de nouveau, mais le mouvement est intérieur : il va vers lui-même. Il faut pour cela qu'il ait fini de se débattre avec sa honte. On ne va pas vers soi-même lorsque le poids de nos fautes nous est insupportable.

C'est le début de l'intime colloque, ce fils se parle. Il trouve en lui et ouvre l'espace de la parole. S'en suit alors la possibilité de l'espérance et du retour. Le fils se lève et rentre.

Lorsque, passé un temps nos enfants reviennent, quand justement ils ne sont plus des enfants, qu'ils sont même parents à leur tour. Sommes nous capables d'accueillir ceux qui se sont affranchis.

*Et s'étant levé il alla vers son père. Et il était encore éloigné au loin, lorsque son père le vit et fut saisi aux entrailles : ayant couru, il se jeta à son cou et l'embrassa.*

L'errance aura mis au monde un nouveau fils ou un nouvel homme. Le voilà donc qu'il rentre. Mais il sait qu'il n'y a pas de confusion possible, ni de répétition. C'est bien un autre qu rentre.

C'est bien un autre qui revient mais que le père reconnaît à nouveau comme son fils. Il ne le désigne plus comme un enfant. Cette dénomination reste celle de l'aîné, celui qui n'a jamais quitté, jamais pris de risque.

Il faut avoir touché le fond, le plus profond du fond, ne plus rien à avoir à perdre,

pour voir affleurer l'espace de l'existence où la menace ne nous met plus en péril. Nous voici invincibles d'être si bien vaincus, fracassés par la vie en somme. C'est dans cette égalité nouvelle que le fils et le père se retrouvent, ou mieux se trouvent et se découvrent.

C'est un remis au monde que le père accueille comme son fils, un homme qui sera toujours à connaître puisque c'est ce que nous sommes les uns pour les autres. : à connaître.

Celui qui n'est pas parti est resté un enfant, il est resté connu dans son monde du connu, monde qui n'est plus le sien mais celui de son père.

Quelle belle histoire. Ce qui m'épate toujours c'est combien la Bible est un texte riche de sens. Chaque relecture nous donne à voir autre chose que ce que nous pensions. Une redécouverte, un nouveau sens, une nouvelle naissance.

Guidé par la grâce et le souffle de l'esprit, la lecture de la Bible nous offre de nombreux espaces de réflexions sur nous, sur nos relations et sur les autres aussi. Sachons donc nous laisser porter chaque jour par ces mots, qui libèrent et créent.

Amen.